

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 43 (1905)
Heft: 35

Artikel: La batteuse
Autor: Roulier, A.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-202603>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 15.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

CONTEUR VAUDOIS

PARAISANT TOUS LES SAMEDIS

Pour les annonces, s'adresser exclusivement à
L'AGENCE DE PUBLICITÉ HAASENSTEIN & VOGLER
Grand-Chêne, 11, Lausanne.

Montreux, Gerlye, Neuchâtel, Chaux-de-Fonds, Fribourg,
St-Imier, Delémont, Bienne, Bâle, Berne, Zurich, St-Gall,
Lucerne, Lugano, Coiré, etc.

Rédaction et abonnements.

BUREAU DU « CONTEUR VAUDOIS, » LAUSANNE

SUISSE: Un an, fr. 4,50; six mois, fr. 2,50.

ÉTRANGER: Un an, fr. 7,20.

Les abonnements d'ent des 1^{er} janvier, 1^{er} avril, 1^{er} juillet et 1^{er} octobre.
S'adresser au Bureau du journal ou aux Bureaux des Postes.

PRIX DES ANNONCES

Canton: 15 cent. — Suisse: 20 cent.

Étranger: 25 cent. — Réclames: 50 cent.
la ligne ou son espace.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

Les militaires au cours de littérature.

M. Louis Dupraz, directeur de la Bibliothèque cantonale, vient de publier sur cette institution une remarquable étude historique¹, qui n'a rien de la sécheresse assez commune à ces sortes de travaux, mais qui est, au contraire, pleine de saveur. Dans un chapitre consacré à la description des anciens locaux de la Bibliothèque, l'auteur rappelle que le plus vaste de ceux-ci servit pendant des siècles aux cérémonies académiques et que des voix illustres s'y firent entendre. C'est là que parlèrent, entre autres, Sainte-Beuve, Vinet, Monnard, le grand poète polonais Mickiewicz, J. Porchat, Juste Olivier, Mélégar, Eugène Rambert, Pascal Duprat, Emile Souvestre. Le récit d'une de ces séances solennelles nous a été laissé par François Mary-Lafon.

En 1847, le 9 novembre, écrit M. Dupraz, le Conseil d'Etat adressa un appel au professeur Mary-Lafon, à Paris, et lui offrit l'enseignement de la littérature française à l'Académie. Le nouvel élu prononça sa première leçon le 22 décembre. Le récit qu'il nous a laissé de ses débuts renferme des détails piquants, dont quelques-uns nous paraissent exagérés, mais qu'il n'est pas sans intérêt de rappeler ici.

« Je partis donc pour Lausanne et, quatre ou cinq jours après mon arrivée, fis l'ouverture de mon cours². On m'avait laissé jusqu'à dans une ignorance absolue de la situation. Un quart d'heure avant de monter en chaire, le vice-président du Conseil de l'Instruction publique, un digne et excellent homme, dont les manières simples et la bonne humeur révélaient un bon sens admirable et beaucoup de cœur, M. R. Blanchet, me prit à part et me dit :

« — Il faut que je vous prévienne, un peu tard peut-être, mais nous n'avons pas osé le faire plus tôt, de peur de vous empêcher de venir, de ce qui se passe ici. Indépendamment de la guerre du Sonderbund contre les Jésuites, qui vient d'être si heureusement terminée, il y a, dans le canton de Vaud, une autre guerre religieuse contre les méthodistes, que nous appelons, nous, *mômiers*. Le gouvernement a été forcé d'interner dans leur commune d'origine une cinquantaine de pasteurs dont les enfants vous attendent dans la salle, dans des dispositions que vous devinez sans peine. Presque tous les étudiants appartiennent au parti contraire. Les chefs mêmes de ce parti leur donnent le signal de l'opposition, et je dois vous avouer que, depuis le départ de Sainte-Beuve, ils ont repoussé tous les professeurs que nous avons nommés.

« — Diable ! lui répondis-je, vous auriez dû me prévenir plus tôt !

« — Nous n'avons pas osé ; mais il y a dans ce moment à Lausanne, un millier de soldats qui regagnent leurs foyers, et nous allons en mettre quelques centaines pour vous soutenir dans la grande salle.

« — Gardez-vous en bien ! C'est un duel con-

tre les étudiants et vos ennemis, et moi ; j'entends le soutenir seul. Bien qu'un peu tardif, du reste, merci de l'avis !

« Sachant dès lors à quoi m'en tenir, j'entre dans la salle, bondée jusqu'aux derniers bancs. Quelques uniformes de l'armée fédérale apparaissent çà et là dans la foule. Les étudiants, formant une masse compacte, occupaient, comme une avant-garde, le devant de la chaire. Un rapide coup d'œil, jeté de ce côté, ne me laissa aucun doute sur leurs intentions.

« Le recteur³, un vieillard à figure sournoise, à l'œil faux et au ton mielleux, me présenta aux étudiants dans un discours à deux tranchants qui pouvait se traduire ainsi : « Le gouvernement que nous détestons a fait un meilleur choix cette fois-ci : le professeur que je vous présente a des titres littéraires ; il est connu, mais ce n'est pas une raison pour l'épargner ; au contraire ! car la confiance que lui témoignent nos adversaires ne le rend que plus dangereux. »

« Après cette petite homélie méthodiste, il m'invita gracieusement à monter en chaire, et son sourire adressé aux étudiants semblait leurs dire : A vous, maintenant !

« Je commençai par un remerciement des plus ironiques adressé au recteur ; je lui dis, à mots couverts, mais transparents pour tout le monde, que je l'avais parfaitement compris et que sa recommandation muette ne m'effrayait pas. Me tournant ensuite vers l'auditoire, que ce début paraissait étonner et intriguer un peu, je fis mon discours d'ouverture avec une bravoure qui ne fléchit pas jusqu'au bout... Je me laissai aller à mon sujet comme au courant de l'un de nos fleuves et j'entraînai l'auditoire avec moi. Une faible tentative d'opposition se produisit vers le milieu de mon discours, toute la foule protesta. Je n'avais rien entendu, et continuant avec la chaleur de l'inspiration, je calmai du geste les applaudissements. J'avais écrit sur une carte de visite la division de mon discours ; dans le feu du débit, je l'avais oubliée ; mais je n'avais pas besoin de ce repère et j'arrivai au port, énergiquement salué par les applaudissements de l'assemblée, des membres du gouvernement et des étudiants eux-mêmes.

« L'entente ne fut pas longue à s'établir entre le professeur et l'auditoire. Dès la deuxième leçon, celui-ci était conquis, et, à partir de ce moment, il y eut des deux parts sympathie et confiance réciproques. Lausanne étant un peu sur le passage de l'Europe, il m'arrivait parfois d'illustres auditeurs, touristes égarés dans les neiges, diplomates en course, savants étrangers, messagers de Rome filant comme un trait sur Fribourg. Vers le commencement de janvier, j'eus le plaisir de voir devant moi, sur les bancs, le grand révolutionnaire italien Mazzini, qui avait à Lausanne un petit état-major commandé par M. de Boni et une imprimerie clandestine. On me le montra, et, la première fois qu'il vint à mon cours, je m'amusai, à pro-

¹M. Dufournet.

pos de la République de Salente, de Fénélon, à tourner en ridicules les rêves de nos utopistes modernes. Dans son groupe, on ne me comprit pas, mais le sourire qui éclairait sa figure fine et spirituelle m'apprit bientôt que je ne parlais point à un sourd. »

Au pays de Vallais.

Une noce à Savièze.

L'autre jour, on célébrait une noce au village de Savièze, ce nid d'artistes et ce berceau du fameux Muscat.

Après un plantureux repas, où la viande salée et la traditionnelle « râclette » firent les frais, copieusement arrosés du jus d'octobre, l'on se mit à danser et tout le monde tapa si bien des pieds que la compagnie toute entière, défonçant le plancher, roula dans la cave.

Le beau père tomba sur un baquet de choucroute et en fut quitte pour un bain de siège forcé et un peu salé ; la fiancée défonça le tonneau de « piquette » ; la contrebasse alla s'abîmer sur un fromage séculaire qui roula en poussière.

Les femmes sortirent en rampant et à la façon des écrevisses, de dessous les décors ; les hommes, pour se remettre de la peur, continuèrent la noce jusqu'au lendemain. Quant aux mariés, ils en rient encore sous les couvertures.

GERMAIN D'ORMONA.

Le cocher de Monte-à-regret. — On nous écrit :

« Je descendais la route de Chailly. Devant le Pénitencier, je m'arrêtai, à la vue de la voiture cellulaire qui amenait un nouveau pensionnaire à M Favre.

Un paysan regardait, comme moi, cette triste arrivée.

— Hein, mossieu, me fait-il, si le cocher de cette voiture n'avait que les bonnes-mains pour vivre, y mangerait pas du pain tous les jours. Croyez-vous pas ?

Simple question. — Quelle différence y a-t-il entre une machine à coudre et une machine à vapeur ?

Compassion. — Deux chars lourdement chargés de pierres gravissaient une forte pente. Les chevaux étaient harassés.

Arrivés au milieu de la montée, un des conducteurs dit à son camarade : « Nos chevaux sont éreintés ; y peuvent plus en avant »

— Eh bien, voilà justement une pinte, allons boire un demi.

La batteuse.

Près de la petite rivière,
La batteuse ronfle, et je vois,
Dans un nuage de poussière,
Des êtres nu-tête et sans voix.

Ce sont les hommes du village
Battant la dernière moisson,

— Car les fléaux sont d'un autre âge
Et l'on n'entend plus leur chanson. —

Là, vers la machine géante,
Sans trêve, ils pressent leur butin,
Comme dans la gueule béante
D'un monstre pressé par la faim.

¹La Bibliothèque cantonale et universitaire à Lausanne. Notice historique par LOUIS DUPRAZ, directeur. — Lausanne, imprimerie Ch. Viret-Genton, 1905.

²Le sujet choisi pour le cours de Mary-Lafon était : « De l'influence de la Réformation en général, et des écrivains suisses sur la littérature française au XVIII^{me} siècle. »

Allons, paysans, qu'on m'amène
Les froments mûrs, les froments lourds.
Je veux le blé de vos domaines,
J'en veux encor, j'en veux toujours!

Suants, avec des plaintes sourdes,
Les travailleurs, qui manquent d'air,
Traînent aussi les gerbes lourdes
Vers le tambour aux dents de fer.

Ici coule en nappes profondes
La paille longue aux flots légers.
Elle est liée en gerbes blondes,
Dont les chariots sont chargés.

Et là-bas, pesante cascade,
Le bon grain roule à pleins tamis.
Tels des soldats à la parade,
Les sacs s'alignent, bien remplis.

Le maître les compte et suppute
La valeur de tout ce froment,
Qui toujours tombe, et dans sa chute
Chante délicieusement.

Le cœur du paysan se gonfle
D'orgueil. Cependant que, sans fin,
La batteuse, qui toujours ronfle,
A ses pieds entasse le grain.

A. ROULIER.

Viotti et le Ranz des vaches.

Lausanne, août 1905.

Messieurs les Rédacteurs du *Conteur*,

Vous avez fait grand plaisir en reproduisant, dans l'un de vos derniers numéros, les quelques lignes dans lesquelles Viotti a donné ses impressions à l'audition du *Ranz des vaches*. Peut-être quelques lecteurs seront-ils bien aises de trouver ici cet air lui-même, tel que l'a noté le grand violoniste. Il faut se rappeler, en le jouant, qu'il s'agit, comme le dit Viotti, de sons tantôt précipités, tantôt prolongés ou soutenus, notés sans rythme, donc sans mesure, la moindre mesure devant gêner l'effet.

« Ce berger, qui joue dans une longue trompe, comme dit Viotti, cette voix de femme, qui se mêle à ces sons tristes et doux, en formant un unisson parfait », n'est-ce pas, peut-être, une indication pour les organisateurs de la future Fête des Vignerons ?

Un de vos lecteurs.

Voici donc l'air du *Ranz des vaches* tel que l'a noté Viotti.



Au four banal.

Les villages vaudois qui ont su conserver leur four banal sont, croyons-nous, de plus en plus rares. Le vieil usage de faire le pain à la maison semble déjà n'être plus de notre époque. Maudit soit le progrès s'il doit nous priver un jour du savoureux pain de ménage et des succulents gâteaux de campagne. Tenez bon, mesdames, gardez aussi longtemps que possible le four communal et votre grande journée si bien remplie. Vous avez, n'est-il pas vrai, de nombreuses raisons pour y tenir? Contre toute prédiction fâcheuse, il peut vivre longtemps encore : ce que femme veut...

C'est à la mère de famille qu'incombe la tâche de

faire le pain de la maisonnée. Levée avant l'aube, à l'appel du « fournier », c'est elle, quand tout sommeille encore, qui de ses mains laborieuses fait le travail du boulanger. Semaine après semaine, pour être à la hauteur de sa tâche, elle doit avoir pour ses gens une portion généreuse du gâteau de la saison; pour son mari, elle aura toujours celui qu'il préfère. C'est à elle aussi de faire la part de l'indigent, quand vient le « jour du pain ».

Elles sont jolies, les dames du village, quand elles vont au four. Bien coiffées, leur tablier éclatant de blancheur, parées des charmes naturels que donnent la vie des champs et le contentement d'esprit, conscientes de leur valeur, elles ont l'air d'aller à quelque petite fête intime. Et de fait, elle est charmante, cette heure passée au four.

Entrons-y!

Le maître présumé de céans s'empresse autour des corbeilles; aide ici, aide là, fait vingt fois le voyage du four à la rue. A le voir ainsi, au milieu de ces dames à l'abord souriant, le « fournier » nous apparaît avoir une vie couleur de rose.

Quand toutes ont pris place, il balaie son four, puis, vivement, dans les profondeurs brûlantes, disparaissent gâteaux, « taillés » ou salées.

Et, cependant, les ménagères parlent du temps, des récoltes, du bétail, des maladies, des bien portants, des vieux garçons, des futurs ménages. Elles ont prévu le passé, elles prévoient l'avenir: c'est un effet de la chaleur ambiante. Pendant ce bavardage, le « fournier » fume tranquillement sa pipe. Lorsqu'il juge le moment opportun, il entrouvre le four, d'où s'échappe aussitôt, en une buée épaisse, l'odeur exquise des gâteaux fumants. Chacune veut le sien, et vite s'en va l'examiner.

— Le mien n'est pas cuit.

— Le mien va bien.

— Le four n'est pas chauffé à fond; ils sont surpris.

— Bien sûr qu'ils sont surpris, le mien est brûlé! Quelle farce vous me faites, fournier; notre Henri qui est tant difficile.

— Il n'a peut-être pas tant de mal, hasarde le fournier.

— Pas tant de mal! Venez-y voir, et autant de beurre comme j'y ai mis.

— Montre-moi ça, fait la grande Julie, une femme d'expérience. Aplatis ces gonflés; mets-y une bonne poignée de cassonnade, gicle un peu d'eau par dessus, tu oseras au moins sortir du four avec.

Les choses ainsi faites, ces dames n'ont qu'une voix pour déclarer le gâteau parfait.

— Bon! le fournier m'a fait un berceau, s'écrie gaiement une jeune femme jolie à croquer, sous ses « frisettes » blondes.

— Ça pourrait plus mal tomber, fait remarquer le fournier malicieux.

— Que nous chantez-vous de berceau? murmure une voix grondeuse; ces « taillés » se reviennent tout; ça vient du chauffage.

— J'ai pourtant chauffé comme d'habitude, proteste le fournier.

— Eh! voilà un gâteau qui n'est à personne, dit une de ces dames, désignant une « feuille » copieusement garnie.

— C'est celui à Jeanne de la Rochette, affirme la grande Julie. Les fait-elle bons, ses gâteaux! C'est pourtant mal fait de donner ça à des pensionnaires.

— En tout cas, c'est mal fait, à des gens qui ne battent pas le coup de tout l'été.

— Ils viennent pour respirer dans le bois; ils n'ont pas trop d'air, par Genève.

— S'il me fallait vivre sans air, je crois que je viendrais malade, déclare la grande Julie.

— C'est comme moi, il me faut la campagne. Sait-on si elles paient bien ces dames de Genève?

— Qu'en sait-on, ce n'est pas la Jeanne qui dit tant ses affaires.

— Je la trouve rudement fière ces temps; depuis qu'ils ont rangé leur maison, ce n'est plus la même.

— Vous pourriez aussi tenir des pensionnaires, vous, Julie, insinua la femme au boursier.

— Ah bien, oui! c'est notre homme qui voudrait ces encouables au milieu des ouvrages!

— Avez-vous compté vos pains? demande le fournier en prenant son ardoise.

— Bien sûr que non, répond vivement la grande Julie, il faut pourtant être raisonnable. Ne dirait-on pas qu'on perd son temps? A propos, savez-vous comment ça va à la Ferme, avec cette jeune femme?

— Je crois que ça ne va pas trop bien, répond la

femme au boursier, la cousine à ma belle-sœur me disait hier qu'on lui avait dit qu'elle n'entendait rien à la campagne.

— C'est bien dommage pour lui, un si gentil garçon.

— Aussi pourquoi va-t-il chercher une femme dans le dehors, comme s'il n'y avait pas assez de gentilles filles au village qui lui auraient convenu.

— Vous perdez votre tablier, Julie, dit tout-à-coup la jolie blonde, toujours rieuse; un monsieur pense à vous!

— Je me moque bien de ton monsieur, j'en ai pardi assez avec notre homme qui ronchonne tout le jour.

Puis, rattachant son tablier:

— Il paraîtrait qu'elle ne sait pas seulement pétrir. Pauvre Charlotte, si elle voyait ça; elle qui aimait tant venir au four.

— Eh bien! oui! vous rappelez-vous, Julie, de son vivant, on ne sortait jamais avant la demie.

— Si je m'en rappelle!... C'était le beau temps. Après tout, c'est bien du bonheur qu'elle soit morte; Dieu sait comme elles se seraient accor-dées!

— Avez-vous fini, cette fois? demande le fournier en reprenant son ardoise.

— Vous êtes terriblement pressé, aujourd'hui, c'est pourtant le seul moment qu'on a de bon de toute la semaine.

— Pour moi, j'aimerais mieux me passer de manger que de manquer ma fournée, déclare la grande Julie; on n'a au moins pas tout le temps les hommes sur les talons.

— Quelle patience il vous faut, fournier, dit une bonne grand-mère.

— Que voulez-vous, mère François; de la patience, il en faut terriblement dans ce monde.

— Je crois bien qu'il en faut, affirme la grande Julie, en prenant soudain un air attristé; on en a toutes besoin.

— Hélas! oui, on en a toutes besoin, soupirent en chœur ces dames.

Gravement, le fournier appelle chacune d'elles; à tour de rôle, elles déclarent le nombre de leurs pains. Son compte fait, il en annonce 93.

— Eh bien! fait d'un air satisfait la femme au boursier; c'est une jolie fournée. N'est-ce pas, fournier, qu'on est une jolie fournée?

— Bien jolie, répond-il de son air le plus persuasif.

Maintenant ces dames se sont rangées de chaque côté du four, tenant chacune autant de pains que possible; l'une après l'autre, elles les mettent sur la pelle, leur donnent un « coup de marque », et voilà les pains, sous l'impulsion du fournier, rangés en rangs serrés pour la cuisson.

C'est un moment d'accalmie.

On n'entend que la crépitation du feu et le bruit de la pelle. Tout à coup, rompant le silence, la voix de la grande Julie s'élève:

— A propos, avez-vous entendu dire que la fille au régent est défilancée?

— Taisez-vous, s'écrient en chœur plusieurs voix, ce n'est pas possible.

— Il y a trop longtemps qu'ils se fréquentent pour qu'on me fasse croire ça.

— Quelqu'un l'aura dit pour faire causer le monde, suggère le fournier.

— Vous êtes bon pour le croire, répond la grande Julie; s'il n'y avait rien, les gens n'en parleraient pas.

— A propos, à quelle heure faut-il apporter nos « persis »?

— C'est pour quatre heures, répond le fournier en soufflant sur les petites bûches qui doivent éclairer le four.

— Quelle *pouette* heure, déclare une de ces dames; juste le moment du café!

— En tout cas, c'est une *pouette* heure. Eh bien! venez à cinq; j'aurai au moins le temps de goûter.

— Je ne vois pas pourquoi on change les heures, fait, d'un ton fâché, la grande Julie. D'ailleurs, cinq heures c'est l'heure des bêtes.

— C'est vrai, ça; c'est l'heure des bêtes, répètent plusieurs dames.

— Ce n'est pas seulement le bétail, assure la femme au boursier, mais mon *perci* qui sautait déjà dehors ce bon matin; j'ai dû le mettre sur la feuille pour l'arrêter.

— C'est tout? demanda le fournier avant de fermer son four.

— Oui, on a fini, pour une fois! Quelle corvée